Solo « Brèche »
Mémoire
Clémentine Le Bas

Si l'on ne trouve pas toujours les mots pour décrire un désastre, c'est souvent parce que la réalité a dépassé ce que l'esprit était capable d'entrevoir.

John JOOS

"Les gens n'ont de charme que par leur folie. Voilà ce qui est difficile à comprendre. Le vrai charme des gens c'est le côté où ils perdent un peu les pédales, c'est le côté où ils ne savent plus très bien où ils en sont. Ça ne veut pas dire qu'ils s'écroulent au contraire, ce sont des gens qui ne s'écroulent pas. Mais, si tu ne saisis pas la petite racine ou le petit grain de folie chez quelqu'un, tu peux pas l'aimer. On est tous un peu déments, et j'ai peur, ou je suis bien content, que le point de démence de quelqu'un ce soit la source même de son charme."

— Gilles Deleuze

On dit que ce genre d'évènement arrive lorsqu'il y a rencontre entre ces différents facteurs… C'est une alchimie complexe, et une dualité.

Je me suis intéressée au témoignage, et à la confidence.
Le fait de témoigner de quelque chose, de se livrer.
Et la question de la maladie.
Et cela s'est finalement dirigé vers l'idée de l'autoportrait.
Car j'ai souhaité témoigner de deux ans et demi à peu près de ma vie que j'ai caché à toutes les personnes que j'ai rencontré à la suite de cet épisode, et notamment depuis que je suis en Suisse, donc depuis trois ans.
Je ne connaissais personne et c'était une force pour moi.
Ce sont presque trois ans où j'ai perdu le contrôle et où j'ai dérapé. Je suis tombée.
Trois ans qui dénotent complètement dans mon parcours.
J'ai voulu parler de cet intermède qui a complètement bouleversé et remué dans tous les sens ma vie.
Parler de façon brut, était pour moi la façon la plus honnête de faire part de cela.
C'était simple, mais parce que je pense qu'il faut parler simplement de ce genre de choses.

L'HISTOIRE

Je suis passée par de nombreux chemins, idées, avant de comprendre, de réaliser et de trouver le noyau de ce dont je voulais vraiment parler. Ça a été assez chaotique, tout en ne l'étant pas. Ce qui est sûr, c'est que j'ai pris du temps avant de réaliser la source de ce dont je voulais parler.

Avec le recul je me rends compte que j'avais mon solo dès le début.
Dès la première semaine de rencontre et de discussion là-dessus c'était là. Le propos, le thème etc étaient là sous mes yeux.
Mais je ne l'ai pas compris.
Et il m'en a fallu six mois pour le réaliser.
Six mois de divagation, aller se perdre dans d'autres choses, d'autres thèmes pour finalement revenir à l'essentiel. Et comprendre. Épurer. Réaliser.

Notre première semaine de rencontre et de confrontation à la question du solo était lors de la première semaine de rentrée pour notre troisième année à la Manufacture. On rencontrait Claire de Ribaupierre toute la semaine avec tous les gens de la classe, et chacun devait parler de ses idées, de ses envies, de la direction qu'il comptait prendre.

C'était une semaine très particulière pour moi. J'étais là sans être réellement là, j'étais dans le doute complet, car je n'étais pas sûr de finir cette dernière année de danse à La Manufacture. C'était très particulier. Ça faisait déjà à peu près une bonne année que j'avais réalisé, grâce à cette école, que je souhaitais également me tourner vers le théâtre. Je souhaite me former et j'ai donc besoin de me tourner vers une école. N'étant plus toute jeune pour pouvoir intégrer une formation, la question se posait de quitter ma formation actuelle pour pouvoir aller passer un an de préparation aux concours des écoles de théâtre.

Mais à côté de ça je restais en plein doute, je n'arrivais pas du tout à me décider, ayant peur de regretter mon choix de partir.

Alors je me suis tournée vers les gens pour connaître leur avis, que ce soit mes parents, mes amis, Frédéric Plazy, Thomas Hauert, les comédiens, mes camarades de classe et évidemment j'avais des avis différents et de toutes façons la personne qui devait se confronter au choix final, et ben c'était moi. Et ça, ça me faisait peur. Avoir cette responsabilité là. Car si regrets devaient y avoir par la suite, je ne pouvais qu'en vouloir à moi-même.

Voici en grande partie les notes de Claire, qu'elle a relevées lors de la première rencontre:

Clémentine

le fait d'arrêter
les invisibles, les peurs
la question du parcours
elle a visionné **Jérôme Bel,** Véronique Doisneau, voir entretien: http://www.leslaboratoires.org/article/ veronique-doisneau-entretien-jerome-bel-christophe-wavelet

écrire, travailler à la maison témoignages
le non-dit, le secret
La page blanche

les blessures

recherche sur le mouvement
musique- danse
innocence et folie
laisser émerger la folie, mais de façon subtile aller du côté de la performance

scénographie: une chambre un lit un tapis une commode les angoisses et les peurs

Oliver Sacks, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*

Temple Grandin, autisme, voir conférence TED
***Enfance* de Walter Benjamin**

s'inspirer de films: Amélie Poulain, Ensemble c'est tout,
Billy Elliot
un monde fait de signes

ne pas être seul
pas peur de faire mal
pas de jugement
être à plein dans le monde la question de la liberté

artistes: par exemple **Christian Boltanski / Annette Messager / Sophie Calle**

Et puis il y a eu ce moment clé. Avec le recul, je le trouve très intéressant: au milieu de cette semaine de discussion, un soir, à 17h15 direct après les cours je suis montée à la bibliothèque et là d'un trait sans vraiment comprendre pourquoi, en pouvant juste réaliser qu'apparemment j'en avais besoin, je me suis mise à écrire mon histoire, mon parcours. Une partie de mon passé.
Je pense que c'était lié au fait que j'étais en plein questionnement par rapport à mon année à venir et que ça faisait automatiquement remonter des choses. J'avais besoin de m'y confronter.
Mais je n'ai pas du tout conscientisé à ce moment là que ça serait quelque chose que j'apporterais sur scène, loin de là. C'était trop personnel et c'était quelque chose que je protégeais. Et que je cachais encore.
Je n'ai jamais relu ce texte. Je l'ai gardé, je crois dans mes mails, mais n'y suis jamais revenue.

Et finalement, est arrivé ce moment où j'ai switché et où j'ai finalement pris la décision de rester et de finir mon Bachelor. Et c'était un tel changement de vision qu'il m'était d'un coup impossible pour moi de parler du fait d'arrêter quelque chose… Tout d'un coup ça n'avait plus du tout de sens.

Suite à cela j'ai eu le besoin important de repasser par le mouvement. Dans les petites plages horaires dédiées au travail de Bachelor j'ai eu besoin de danser en studio, sur de la musique qui me plaisait. Sans réelle recherche, ni but, si ce n'est je pense le besoin de retrouver un certain plaisir de bouger. D'aller le chercher, de le vivre.
À ce point là, en ayant tout de même en tête que j'avais un solo à créer, la première chose que je voulais c'était m'éclater, ne pas me prendre la tête, faire quelque chose qui me ferait plaisir.

Et puis à partir d'un moment j'ai eu l'idée de me filmer pour garder en mémoire des choses que je faisais pendant ces moments de danse. Des mouvements ou des choses que je disais, des idées qui me venaient que j'essayais de mettre en pratique en lien avec la première idée de mon solo. C'était une sorte de laboratoire où je laissais libre cours à ce qui me venait.
Je n'ai pas regardé les vidéos dans un premier temps, l'idée c'était de me faire plaisir en studio, d'expérimenter, de retrouver mon corps. C'est par la suite, quand j'ai voulu jeter un coup d'oeil à ce que j'avais filmé, que j'ai commencé à m'attarder dessus. Et contre toute attente je me suis rendue compte que les vidéos étaient assez drôles, presque absurdes parfois. Je me faisais rire en fait. Ça me semblait une bonne piste à développer. Ça m'intéressait aussi parce que je n'ai pas l'habitude de travailler sur l'humour, ce n'est pas quelque chose qui me vient naturellement et sur lequel j'ai des facilités à travailler. Je trouvais du coup le challenge assez intéressant.
Très vite m'est donc venue l'idée de travailler sur « ma folie ». Mon côté déjanté, drôle et décalé, dont mes camardes se moquent et rigolent.
Parce que ça me ressemblait aussi.
Je le prenais comme un challenge en me disant que c'était bien de m'éloigner de ce que j'aime mieux faire et de ce que je fais souvent, ce travail autour de la sensibilité, de la finesse et des émotions.
J'ai commencé donc à développer un processus dans lequel je prenais un studio, je mettais des musiques que j'aime, qui me font bouger, et en même temps je parlais, je m'inventais des trucs, je prenais des objets, et je me filmais.

Au bout d'un moment j'ai commencé à avoir pas mal de vidéos, que j'ai étudiées, dans lesquelles j'ai relevé des passages, des moments qui m'intéressaient. J'ai essayé d'en faire une sorte de découpage.

Je me suis rendue compte que ce qui faisait ressortir « ma folie » c'était quand j'étais en train de chercher en studio quoi faire de mon solo. Quand j'étais vraiment dans un processus de recherche et que je ne savais pas vers quoi j'allais. Au bout d'un moment, comme j'avais des difficultés à trouver des idées, ça me mettait dans un état étrange, où tu es un peu fatigué, où tu ne trouves pas la direction de ton solo, ça te met un peu à bout, et je me rendais compte que c'était à ce moment que des choses intéressantes apparaissaient. En tous les cas l'état dans lequel ça me mettait m'intéressait. J'avais la sensation qu'il y avait quelque chose à aller creuser là-dedans, que ça en valait le coup. Au moins de s'y attarder. Je commençais à utiliser les objets qui étaient autour de moi, à faire des mouvements incongrus, à parler d'autres choses car je ne savais pas quoi faire, donc je divergeais. Et c'était là où ça devenait intéressant.

Ainsi après réflexion et recherches je suis partie dans l'idée de mettre sur scène ma recherche de solo. Moi en train de créer ce solo, de ne pas y arriver…
Donc mettre exactement ce que je faisais en studio sur scène.
Ce qui impliquait pas mal d'improvisation, malgré une structure bien écrite. C'était une sorte de mise en abîme. Et en même temps c'était compliqué car l'idée de mettre sur scène le fait de ne pas arriver à créer un solo ça ne me plaisait pas du tout, je trouvais ça bateau, vu et revu et sans grand intérêt. Malgré tout, et contradictoirement, je persistais là-dedans.
Très vite quelque chose d'autre m'a gêné, en plus du fait que cette mise en abîme me paraissait peu intéressante, je n'avais pas de propos. En fait je ne savais pas de quoi je parlais, ce que je cherchais, ce qui a mis un frein dans cette création, car je n'avais pas de thème. Qu'est ce que je voulais dire, c'était quoi l'idée? Ça m'obsédait car ça m'empêcher d'aller plus loin dans ce que je créais. Je sentais qu'il y avait un soucis et en même temps je ne voyais pas quoi faire d'autre pour mon solo, je n'avais pas d'autres pistes et je continuais malgré tout là dedans. Je crois que j'avais du mal à m'avouer que ce n'était plus possible de poursuivre dans cette idée.
J'ai alors demandé à mon regard extérieur, Natacha Koutchoumov de venir voir mon travail. Je lui ai expliqué ce sur quoi je travaillais et je lui ai montré la vidéo « finale » de là où j'en étais. Et là ça a été le rendez-vous déclic, elle m'a ouvert les

yeux et en fait je crois que j'avais juste besoin qu'on me le dise. Je me le serais avoué tôt ou tard c'est sûr, mais de la voir ça m'a permis d'avancer et de gagner du temps.
Suite à ce rendez vous j'ai décidé de lâcher complètement cette première idée.
On était mi-décembre.
J'avais déjà énormément bossé pour cela, et ça tombait à l'eau.
Mais ça me soulageait quelque part.
Un tout autre monde était maintenant possible.

Je suis partie vers une de mes idées initiales, qui était la folie. Mais cette fois, la vraie.
Pas ma « folie rigolote » à moi. Mais bien la réelle, la pathologique. C'est un sujet qui m'intéresse beaucoup aussi, les pathologies psychologiques, psychiatriques. Mes intérêts restaient pour le moment assez ouverts, j'oscillais entre le thème de la dépression, de la schizophrénie, de la fragilité, de l'hospitalisation…

Je suis allée me renseigner dans une librairie spécialisée en théâtre à Paris, sur ce sujet. Je suis sortie accompagnée de trois pièces:

- « Notre besoin de consolation est impossible à rassasier » de Stig Dagerman
- « 4.48 Psychose » de Sarah Kane
- « Abilifaie Leponaix » de Jean-Christophe Dollé

Et j'ai demandé à Christophe Jacquet de la bibliothèque de commander:

- « L'homme qui : suivi de. Je suis un phénomène » / Peter Brook, Marie-Hélène Estienne.

Et puis dans cette réflexion je me suis finalement très vite tournée vers l'étude du Syndrome de Diogène.

Le **syndrome de Diogène** est une forme de trouble comportemental associant une tendance à l'accumulation d'objets (la syllogomanie), une négligence de l'hygiène corporelle et domestique et, le plus souvent, un isolement social prononcé sans la moindre nécessité de se plaindre de cette situation. Toutes ces conditions réunies sont propices à une vie insalubre et une dégradation du logement dans lequel vivent les personnes atteintes du syndrome de Diogène.
Dans un très grand nombre de cas, ce syndrome apparaît après un choc psychologique comme le décès d'un proche ou un changement radical de situation. Il touche essentiellement les personnes âgées.[1]

Je me suis renseignée sur les écrits existants à ce sujet et j'ai appris qu'un livre/ roman, devenu également une pièce de théâtre existait:

« Madame Diogène » d'Aurélien Delseaux.

Je l'ai lu tout en relevant dans mon carnet des phrases, des passages qui m'intéressaient et que je m'imaginais bien reprendre ou travailler dans mon solo.

---

[1] https://www.syndrome-diogene.fr

Ce syndrome m'intéresse beaucoup, je le trouve très intriguant, et il m'interpelle.

Ce qui me plaisait surtout dans cette direction de recherche, c'est l'intérêt pour la fragilité chez les gens. Et d'où cette fragilité vient, et comment elle se manifeste. Pourquoi, et comment?

Et je partais ainsi dans ce syndrome.

Finalement et malheureusement le livre ne m'a pas vraiment inspirée. J'étais assez déçue, je ne m'attendais pas à cela. Je le pensais plus subtil et spécifique.
Du coup finalement je ne trouvais pas de contenu que je pourrais par la suite mettre sur scène, comme une histoire, un évènement traumatisant, une personnalité…
Je me sentais sans matière à traiter.

Je m'imaginais une scénographie assez importante. Je voulais créer un lieu vraiment réaliste, je trouvais que pour le sujet c'était le plus adapté. Alors j'ai pensé à un lieu réel comme l'appartement de la Manufacture, réservé aux intervenants. Mais la question était de savoir s'il y avait ou non quelqu'un pendant cette période et si des répétitions possible en amont étaient envisageables. Et il s'est avéré que quelqu'un occupait les lieux.
Je me suis donc dit que j'allais créer au mieux une chambre, lieu intime et protégé, en studio, avec tout un tas d'objets, de déchets etc…

Le syndrome de Diogène est une pathologie où les gens cachent beaucoup ce qui se passent pour eux, et chez eux. C'est quelque chose qu'ils protègent, qui reste secret, jusqu'à ce que ce qui les anime les dépasse et que la réalité prenne le dessus. Généralement une odeur nauséabonde, une boîte à lettre pleine à craquer avertissent les voisins et des mesures sont prises.
J'avais tellement besoin de déchets pour la scénographie que je me suis mise à faire les poubelles dans ma rue.
Généralement le soir quand je rentrais chez moi, qu'il faisait nuit, je regardais ce qui traînait et je récupérais des cartons, des objets en tout genre qui restaient dans un état tout de même correct.
Et c'est drôle car j'ai vraiment ressenti ce sentiment de honte et de vouloir cacher ce que j'étais en train de faire. J'espérais que personne ne me verrait…
J'ai eu l'impression qu'un lien commençait à se créer avec cette maladie.

Cependant on était tout de même fin décembre-début janvier, et le temps qu'il me restait m'a vite paru trop court pour traiter de ce thème sur scène. Il y avait le dispositif à étudier, étudier la maladie etc… Je me suis dis que pour un tel travail il aurait presque fallu que je rencontre quelqu'un qui avait vécu cela ou une personne qui aurait suivie des personnes souffrant de ce syndrome. D'un coup je me suis sentie illégitime de traiter ceci, parce qu'il me manquait du concret. Pour

moi ce sont des sujets très délicats à aborder sur scène, il faut savoir de quoi l'on parle sinon ça ne peut pas marcher.
Alors j'ai décidé de laisser de côté cette idée, tout en me disant que je ne l'abandonnais pas complètement, je pense qu'un jour j'aimerais réellement travailler là-dessus.

Tout en restant un peu dans le même univers j'ai réussi à définir le fait que ce qui m'intéressait c'était la fragilité, la fragilité des gens. Les parcours ébréchés, chaotiques, le passé, les personnes à la dérive, sur le fil…
À fleur de peau.
Et ce qui relève du réel.
Mettre sur scène la réalité.
Car c'est ce qui moi personnellement me touche le plus au théâtre et au cinéma.
Et sur scène en général.
Et ce que j'aime le plus travailler.

Mais c'était délicat car je n'arrivais pas à trouver de contenu. C'était vide quoi. Encore une fois.

Et puis voilà.
Aux alentours de début/mi janvier je ne sais pas comment me l'expliquer, mais d'un coup ça m'est apparu comme une évidence.
Je me suis posée deux secondes pour réfléchir, et m'avouer que:

Ce qui m'intéressait c'était quoi?

C'est la fragilité chez les gens.
Les échecs.
Le réel.
Les parcours ébréchés.
Les gens qui sortent du droit chemin.
Les non-dits.
Les maladies.
…

« Et ben vas-y Clémentine hein. Parles-en de ça. »

Je me suis rendue compte que je tournais autour du pot. Tout ce sur quoi je m'attardais, tout ce qui m'intéressait, était très lié à ce qui m'était arrivé.
C'était l'écho même de cela.

J'ai un peu hésité. Mais finalement très peu.
J'ai quand même eu à me dire à moi-même et à accepter que si je faisais ça, j'abandonnais l'anonymat, je me mettais complètement à nu et j'acceptais le potentiel échec de ce solo, malgré le sujet si personnel et délicat dont il devait traiter.

Étrangement, à ce stade du solo ça ne me faisait pas très peur. Au contraire même, car c'était si proche de moi, je savais tellement de quoi je parlais parce que je l'avais vécu, que par rapport aux sujets précédents sur lesquels je m'étais attardé, celui-ci faisait purement sens.
En effet j'étais certaine de savoir de quoi je parlais et c'était pour moi à ce stade du travail notamment, la sûreté de la justesse et de la bonne restitution d'un témoignage.
C'était presque un soulagement.
Presque.

Mais la chose qui m'a vraiment fait hésiter c'était la durée si courte du solo.
Quinze minutes.
Quinze minutes pour restituer cet événement, ce parcours. Ce qui était compliqué aussi c'était le fait que je suis en Bachelor Danse donc qu'évidemment on pouvait attendre un travail focalisé sur le mouvement.
Ça me paraissait ridicule, et presque impossible de créer quelque chose de juste.
Au fond je savais qu'un jour je ferais probablement un spectacle de cette histoire, et je me disais que peut-être je préférerais le faire une fois que je n'aurais ni contrainte de temps sur scène, ni contrainte de mouvement.
Et puis finalement, j'ai quand même pris le risque.
Et tout s'est enchaîné assez vite. Le week-end qui a suivi j'ai écrit énormément. Mon histoire, mon parcours mais en le projetant dans un texte qui serait restitué sur scène. Donc ce n'était pas pour moi que je l'ai écrit, je veux dire pas dans l'idée d'une sorte de cure pour me soulager de cette histoire, ce texte était différent de celui que j'avais écrit à la bibliothèque en début d'année. Là c'était le texte du solo. Un texte destiné à des gens.
Un texte théâtrale donc.
Il fallait que ce soit clair.

Il fallait travailler la chronologie, comment restituer cet évènement, dans quel ordre?
Peu de temps sur scène alors que sélectionner dans ce texte?
Qu'est ce qui est nécessaire de restituer?
Qu'est ce que j'ai envie de dire aussi?
Quoi dire?
Tout dire?
Ne plus rien cacher?
Garder des choses secrètes?

L'écriture a été très facile, c'est sorti sans difficultés et ça a été assez simple pour moi d'agencer le texte. Le plus dur ça a été de faire des choix dans ce que j'avais écrit. Accepter de ne pas avoir le temps de m'étaler sur cette chose, de ne pas parler de ceci, comme mon hospitalisation par exemple, car pas le sujet principal, de ne pas parler de ma famille etc…

C'est drôle car je suis passée par tout un processus pour finalement arriver à l'idée de restituer sous forme de témoignage quelque chose qui m'est arrivé. Puis en fait ça ne s'est pas arrêté là. Puisqu'une fois ceci trouvé, ça a été tout un autre processus pour arriver à la forme finale du solo. Un processus bien chargé aussi!

Et encore une fois, c'est assez étonnant, la première forme que j'avais créée de ce solo ressemblait le plus à la forme finale que j'ai mise sur scène. Mais voilà, je suis passée par moult chemins de restitution…

En effet il y avait quelque chose qui me travaillait beaucoup, plus que pour d'autres choses que j'ai pu créer, c'était que ce solo devait marcher.
Parce que là c'était particulier.
Le « problème » c'est que ça parlait de ma vie, et d'une période où je suis tombée. C'est quelque chose qui est précieux à mes yeux, et qui me touche encore beaucoup de nos jours.

Alors j'imagine que le jugement est plus compliqué à recevoir. Peut-être parce qu'on ne sait plus ce que l'autre juge, notre histoire ou notre solo? Alors qu'en réalité on a totalement conscience que ce qui sera jugé par autrui c'est le solo, ce travail là et non le vécu.

Et de toutes les manières je m'étais préparée aux critiques et au fait que cela ne fonctionne pas.
Mais qu'en bien même je le savais, je crois que je faisais tout pour ne pas avoir à m'y confronter.
Je crois que je voulais continuer à protéger mon histoire.
Malgré tout.
Malgré la confidence, l'aveu qui s'apparentent à une forme de « cadeau » fait aux gens.

Assez vite dès le premier texte écrit et dès le travail sur ce texte, j'ai intégré assez souvent et un peu malgré moi des petites phrases qui faisaient relativiser les choses, un peu d'humour, de la nuance dans ce que je disais. Parce que j'avais peur que ce soit trop mélodramatique et j'avais l'impression que c'était trop glauque pour les gens. J'avais presque honte de la gravité de ce qui m'est arrivé et presque honte de le livrer tel quel parce que je me disais que les gens ne pouvaient pas comprendre.

Ce qui m'importait c'est l'écho que pourrait trouver mon solo chez le public: que les gens puissent se projeter dans cette histoire d'une certaine manière. Qu'il se passe quelque chose pour eux.
Se requestionner sur leur passé, leur parcours, leurs échecs, leurs réussites, leurs forces, leurs faiblesses, leurs peurs, leurs regrets…
C'était important pour moi que ce solo puisse apporter cette potentialité. Qu'il puisse ouvrir quelque chose plutôt que de fermer.

Ça m'intéressait que ce parcours malheureux puisse servir un jour à faire quelque chose de cela. Que j'arrive à faire quelque chose de beau de cette période si moche. Comme un solo en effet par exemple.

Ce n'est pas parce qu'il parle de « moi », que c'est de l'auto-fiction, que ce n'est pas destiné aux gens, que ce n'est pas une certaine forme de cadeau pour eux.
C'était énorme pour moi de livrer ça. C'est ma vie, c'est mon échec, ça a été caché, et c'est précieux. Avec le recul je me dis que j'ai eu une vraie confiance en le public pour leur faire part de cela quelque part. Pour moi c'était aussi ça ce solo, une forme de cadeau pour les gens. Pour moi aussi évidemment, mais pas seulement, et pas essentiellement d'ailleurs. C'est important pour moi de le dire.

J’avais décidé de garder cette première idée de la chambre comme scénographie car j’aimais bien l’idée du lieu intime pour restituer cette histoire, et je ne m’imaginais pas encore sans contexte scénique.
La chambre était déjà installée quand je rentrais sur scène, je me glissais dans le lit et je racontais mon histoire.
Et je dansais à peu près au milieu de la pièce. Je faisais « une pause » dans le texte pour danser. J’avais peur que le récit soit indigeste pour les gens, et que je les perde.
J’ai par la suite, sur conseils de mon regard extérieur, ajouté le fait de distribuer des bonbons au public pour qu’ils me regardent danser en grignotant ces sucreries, un peu comme au cinéma. Je les sortais de sous les draps où ils étaient cachés.
Elle trouvait en effet que la scénographie n’était pas nécessaire, mais si j’ajoutais cet aspect, ça devenait intéressant.
J’ai donc poursuivi dans cette idée.

Puis après réflexions et conseils j’ai décidé de danser à la fin du témoignage.

Durant la dernière semaine j'ai montré mon travail à Géraldine Chollet.
C'était donc un nouveau regard extérieur. Elle, m'a encouragée par exemple à insérer des petits mouvements un peu décalés et travaillés pendant que je disais mon texte. Que ce soit une sorte de chorégraphie, subtile, qui soit à peine reconnaissable.
L'idée était un peu étrange pour moi car je n'avais pas envie de venir perturber le texte avec du mouvement. De mon avis, il fallait que la danse et le texte soient deux choses différentes, qui se complètent évidemment, mais que l'une ne vienne pas perturber l'autre. J'ai tout de même essayé de créer cela, et ça apportait pour certains un côté abstrait et décalé qu'ils aimaient. Mais pour ma part je m'éloignais du texte, de mon histoire et je le sentais.

Aussi parce qu’avec un processus si chaotique, et une réflexion et un travail si intenses sur le solo, la justesse s’en va parfois d’elle même. Alors qu’elle est déjà difficile à trouver.

Géraldine m’avait conseillé aussi pour éviter de tomber dans le drama, d’inverser le sens du solo. Au lieu de mettre la danse à la fin, elle me conseillait de commencer par une entrée fracassante, un truc grand où j’accueillais les gens, je distribuais les bonbons à ce moment là, et que j’invite deux/trois personnes à aller chercher avec moi les éléments de ma scénographie et que je leur demande

d’installer pendant que moi je dansais. Je créais une sorte de bouffon de moi-même. Et une fois ceci mis en place, je commençais à dire « Voilà. Ça c’était ma chambre quand j’avais 16 ans… » et ça créait une chute.
Ça me plaisait aussi, même si je trouvais ceci un peu moins proche de moi.

J’ai refait cette forme par la suite, et je me suis rendue compte que je ne ressentais plus rien quand je faisais mon solo. À cinq jours de la générale. Le texte filait de lui même et ça ne me procurait plus d'émotions. C'était comme devenu un texte de théâtre qui ne m'appartenait plus. Ça a été très dur pour moi de réaliser ça.
À présent, cette histoire m’échappait, je ne faisais plus que réciter un texte. Un texte finalement très écrit, que j’ai très peu changé et que j’ai beaucoup répété depuis son écriture. J’avais comme perdu l’essence de la chose. Et ça ne revenait pas.
Je pense que ça s’est également couplé au fait que je l’ai beaucoup montré dans les deux dernières semaines, à des regards extérieurs différents, à mes camarades de classe, je n’étais plus dedans à force de l’avoir beaucoup changé, d’avoir suivi les conseils et attentes de chacun. J’étais devenu spectatrice.
Je pense que je me suis un peu perdue avec tout ça.

Ainsi, après avoir vu Claire une dernière fois, j’ai compris et j’ai senti qu’il fallait que je revienne à moi.
Alors j’ai complètement épuré. Et c’est apparu finalement très vite de façon claire dans ma tête. Ça me faisait presque du bien. J’ai décidé d’enlevé la scénographie, les bonbons, « mon côté bouffon », et de faire simple.
J’ai enlevé tous les artifices qui aspiraient la sincérité que je cherchais, et qui me perdaient.
Ne pas vouloir embellir, ni protéger les gens.
Ne pas créer un spectacle de cette histoire.
C’était glauque, c’était glauque. Alors juste moi je viens parler de quelque chose qui m’est arrivé et j’enlève les chichis, le surplus.
Juste je raconte.
SIMPLE.
ET SINCÉRITÉ.

J’ai arrêté de faire mon solo et de le travailler pendant 2 jours, et j’ai également décidé d’arrêter de le montrer.
Je me suis reposée, j’ai regardé des films, j’ai fait complètement autre chose.
Pour que ce que j’avais perdu revienne.

La question de la danse, du mouvement:

Je suis très heureuse que la danse ait trouvé sa place dans ce solo.
Elle a totalement sa place. Sans elle le solo ne serait pas le même et je ne sais pas s'il marcherait.

Je crois que l'on peut dire que c'est un solo de danse.
C'est peut-être également un solo de théâtre, mais c'est surtout un solo de danse.

Je me suis beaucoup questionnée sur la danse et la question du mouvement dans ce solo. Mais c'était surtout lié à la contrainte des quinze minutes.
Parce que parler, et apporter une atmosphère, ça prend du temps.
Le texte écrit, je me suis chronométrée en le disant et il dépassait à lui seul le temps imparti… C'était difficile pour moi de couper du texte, j'avais peur que ça manque de cohérence, de détails et que ça devienne quelque chose de banal. Alors que je trouve que les détails dans cette histoire sont importants et font justement sa cohérence.
Je suis allée voir Gabriel Schenker, directeur pédagogique de la filière, pour savoir à quel point le mouvement était important pour le travail de Bachelor. Je m'attendais un peu à la réponse mais j'avais besoin de savoir.
Car de mon point de vue, ce texte est un texte de danse. Alors est-ce que ça pouvait avoir de la cohérence pour un travail de fin de troisième année en Bachelor Danse qu'il n'y ait pas de mouvements mais un texte qui en parle?
Après pour moi l'idée ce n'était pas qu'il n'y ait pas de danse, très vite j'ai senti qu'il était important qu'il y ait cette danse, et j'en avais aussi envie.
Finalement j'ai réussi à faire des choix, j'ai enlevé des choses, du texte je veux dire, mais je n'aurais pas pu enlever plus que cela. Et je me suis rendue compte que, pour ce format, le texte que j'ai gardé était celui qu'il fallait. Je n'étais pas du tout « frustrée » d'avoir dû enlever des choses, car finalement je trouve que le texte est plus fort comme cela.
Par la suite j'ai eu confirmation que le texte et le solo étaient plus forts avec la danse. Et que pour plusieurs personnes ça prenait sens au moment où je dansais, et c'était là où l'émotion montait.

C'était une improvisation sur de la musique que j'aimais et que j'ai choisie particulièrement pour ce solo et ce thème, et avec quelques clés qui me permettent d'improviser.

La musique:

La musique dans la danse est pour moi quelque chose d'important. Enfin pas dans la danse en générale, ni spécialement quand je vais voir un spectacle, mais plus quand moi je danse. C'est vraiment quelque chose qui me porte et qui nourrit ma création de mouvements. Elle nourrit ma danse, me donne du rythme, du contraste dans mes gestes… C'est comme si elle activait la machine chez moi.
De plus la musique m'inspire beaucoup.
Par exemple en septembre j'avais déjà une petite liste de musiques que j'imaginais mettre dans mon solo.
En fait j'ai la sensation que généralement je pars de la musique pour créer. En tous les cas pour y nourrir des idées, créer une atmosphère, une gestuelle…

J'ai choisi le morceau « Beirut » d'Ibrahim Maalouf.
Car cette musique me touche beaucoup, je trouve qu'elle accompagnait bien la suite du texte.
Pour moi, c'est un peu comme ci c'était mon texte, mais en musique.
Ce qui me plaisait aussi c'est qu'il n'y ait pas de rythme bien marqué dans ce morceau, c'est un peu comme quelque chose en apesanteur. Ce qui rend la danse plus forte je trouve. Car elle peut elle-même trouver son rythme dedans, et dénoter de la mélodie.
Je trouvais qu'elle accompagnait mon mouvement sans le manger, et mon mouvement accompagnait la musique sans la manger. C'était comme une sorte de dialogue et de mélange de l'un dans l'autre.
Et de temps en temps aussi, elle prenait le dessus sur la danse, et de temps en temps la danse prenait le dessus sur elle.
Ce flot et ce voyage de l'un à l'autre me plaisaient.

L'improvisation:

Je commence l'improvisation et dans ma tête il y a toute une panoplie de possibilités, de différences de mouvements et de qualités de gestuelles par lesquelles je peux passer. Et l'idée c'est de varier et donc de passer de l'une à l'autre en essayant au mieux de presque toutes les faire.
J'ai essayé aussi d'apporter des aspects dans le corps qui pouvaient toucher au texte. Que la danse soit le prolongement du texte. Qu'il y ait une certaine cohérence. C'est venu très facilement parce cette improvisation est très proche de moi quand je danse. Je n'ai pas trop travaillé ce moment car je voulais garder le plaisir de l'improvisation, et la fraîcheur. Je voulais que ce soit comme un jet, éphémère, chaque fois différent. Il faut travailler l'improvisation en amont et être au clair des différentes possibilités, mais il faut faire attention à ne pas l'étouffer, sinon on perd l'essence du mouvement et de cette recherche.
Ce n'est que mon point de vue, mais pour cette fois c'était un choix.

Voici les clés que j'ai et qui se baladent dans ma tête pendant que je danse mon solo:

- Corps qui se casse
- Danse fluide, ronde et interne un peu comme 7273, Hofesh
- Sauts
- Violence dans le corps
- Chute lente comme quand on a les jambes coupées
- Release/Trisha Brown
- Lignes dans le corps
- Danse comme en soirée
- Bataille avec soi-même dans son corps (amène des mouvements hachurés et coupants)
- Sol
- Densité comme si je dansais dans une matière résistante et qu'il est difficile de se mouvoir —> Hofesh
- Kinetic chain —> Shai Faran
- Plan transversal, sagittal, frontal
- Flux dans le corps, qui le traversent
- Quelques répétitions de mouvements, comme quand on recherche, qu'on est dans la recherche, on s'observe soi-même

J'ai envie de souligner ici, qu'avant d'entrer à La Manufacture j'étais assez à l'aise dans le fait d'écrire du mouvement, de chorégraphier, et moins à l'aise en ce qui concerne l'improvisation. C'est, en autres, pour cela que je me suis tournée vers La Manufacture.
Dans les premiers mois du travail de Bachelor, quand j'ai pris l'habitude de me filmer, j'avais envie de créer une phrase qui correspondrait au début du solo. Et je me suis rendue compte que c'était maintenant beaucoup plus difficile pour moi, et aussi moins plaisant d'écrire quelque chose, plutôt qu'improviser. C'est une vraie victoire pour moi. Que l'improvisation soit un domaine dans lequel je suis plus à l'aise. Cette formation m'a donné des clés et m'a fait toucher à différents types d'improvisation. Et j'en ai eu la preuve pendant ce travail et j'en suis très heureuse. Elle aura complété parfaitement ma formation initiale à ce sujet.

J'ai regardé par la suite la vidéo du solo. Enfin le moment de la danse. Pour le reste je n'ai pas encore envie.
Et je trouve que ça aurait été chouette que je fasse plus attention un peu au rythme de mon improvisation. Ça aurait été super que je contraste plus, qu'il y ait parfois des moments lents, voire très lents. Parce que là on sent le besoin de mouvement à fond, mais je trouve que c'est un chouïa trop balancé comme ça je dirai. Je ne m'arrête pas, je bouge tout le temps et ça aurait peut-être valu une attention plus particulière à cela.

Quand j'essaie d'analyser un peu mes mouvements dans ce solo je dirais qu'en général il y a une bonne détente mais il y a quand même une certaine force et énergie qui sont présentes.
Quand j'essaie d'analyser un peu le phrasé de ma danse, j'ai l'impression que souvent il y a un jet d'énergie qui fait que les mouvements commencent assez forts et puissants pour par la suite se propager ailleurs dans le corps de façon plus fluide et continue. Dans l'énergie c'est un peu comme par exemple un volant de badminton qui part en puissance et rapidement, qui se prolonge mais dans une qualité de plus en plus douce et calme, jusqu'à une chute finale.

J'ai aussi la sensation que dans cette improvisation il y a une forme de saleté. J'en avais conscience déjà. Il y a un petit côté brouillon et foisonnant comme ça, mais qui me plaît.
C'est un peu comme lancé comme ça, « salement », comme un élan du corps de besoin de bouger. Comme s'il y avait quelque chose à sortir. Je trouve qu'en cela on sent le lien avec le texte qui vient d'être dit.

La pensée du projet

Pendant ces mois de recherches, je suis retournée à Paris et je suis allée voir un film qui me tenait vraiment à coeur. C'est plus un documentaire en fait. Ça s'appelle « *12 jours* ». C'est un film de Raymond Depardon.

https://www.youtube.com/watch?v=4QmmxdEtu68

https://www.rts.ch/info/culture/cinema/9174858-avec-12-jours-raymond-depardon-questionne-la-psychiatrie-sans-pathos.html

Avec "12 Jours", Raymond Depardon questionne la psychiatrie sans pathos

Le documentaire du photographe et cinéaste Raymond Depardon, "12 Jours", montre les rencontres entre des juges et des patients internés contre leur volonté dans un hôpital psychiatrique de Lyon. Avec "12 Jours", c'est la troisième fois que le cinéaste français s'intéresse à la psychiatrie.
Aujourd'hui, au côté de Claudine Nougaret, son ingénieure du son et productrice, ce sont les audiences entre juges et patients se déroulant au sein de l'hôpital qui sont évoquées.

Depuis 2013 en France, la loi oblige en fait les juges à venir rencontrer, au bout de 12 jours, les gens qui ont été internés contre leur volonté - ça s'appelle le tribunal forain. Tout ça pour vérifier le bon déroulement de la procédure et pour statuer sur la poursuite ou non de l'internement. Ce film met donc en scène des patients face à la justice. Les psychiatres, eux, ne sont pas présents, contrairement aux deux précédents films de Depardon sur la psychiatrie.

Le champ contrechamp me permet de revenir aux fondamentaux du cinéma. Avec mon dispositif, j'annule toute esthétique.
Raymond Depardon, cinéaste et photographe

Raymond Depardon et Claudine Nougaret ont donc voulu s'intéresser davantage aux patients qu'à la médecine. Leur objectif était de rencontrer les patients et de leur donner la parole. Personne avant eux n'avait pu filmer un hôpital psychiatrique de cette manière-là. L'hôpital lyonnais Le Vinatier leur a donné carte blanche, parce que Depardon est connu pour sa rigueur, pour son travail sur la justice.
Avec un dispositif très simple, très respectueux des gens, "12 Jours" raconte ainsi la folie dans toute sa complexité et en dit long sur notre désarroi face à cette folie.

Ce film m'a touché et m'a fait dans un sens écho car quand bien même leurs témoignages ne correspondaient pas au mien je me suis retrouvée dans cet univers de l'hôpital et de l'hospitalisation sous contrainte que j'ai également vécue.
Ce qui me frappe à chaque fois dans le vécu de l'hospitalisation sous contrainte c'est cette perte de son libre arbitre et de sa liberté. On perd contre notre grès le fait d'être maître de soi-même et de ses décisions, qu'on acquiert à la sortie de l'adolescence quand on devient majeure. Cette forme de liberté. On sent dans les témoignages de ces personnes la violence pour quelqu'un de vivre cela.
On nous oblige à accepter et même si l'on se bat contre cette décision, on est contraint à se soustraire et à dire « ok ».
C'est assez dur ce que je vais dire, mais pour moi il y a quelque chose là-dedans qui s'apparente à un viol. Ça a vraiment était très difficile à vivre pour moi.
Et j'ai retrouvé cette détresse dans les témoignages de ces personnes.
Quand je suis allée voir le film au cinéma, j'ai écrit sur un bout de papier des phrases et autres que je voulais garder en mémoire. Malheureusement je n'ai pas réussi à remettre la main sur ce papier, je vais continuer à chercher et si je le retrouve je le joindrai au mémoire imprimé.

Le titre de l'article internet que j'ai lu après avoir vu le film est :

Avec "12 Jours", Raymond Depardon questionne la psychiatrie sans pathos

Ce film est un documentaire et il en ressort une forme de simplicité et de sincérité. Et de la modestie aussi je dirai. Ça filme juste la vie. Je trouve cela fort. Aussi car ça met à jour des choses dont on ne parle pas souvent, voir dont on n'a pas conscience. Parler de ce dont on ne parle pas c'est quelque chose qui m'intéressait dans ma direction de travail. Donner la parole à cela.

Et parler de ça sans pathos. Là est aussi le challenge car c'est le risque avec ce genre de sujets de vriller de ce côté. La limite est fine. Il faut trouver la justesse.
C'est quelque chose auquel je me suis confronté dans mon travail, étant donné le thème et l'idée de confidence.

C'est un documentaire et les personnes présentes dans le film ne sont pas des acteurs. C'est leur propre histoire qui est mise en lumière.
Il y a donc une forme de justesse naturelle, et de grande sincérité qui se dégagent de ces témoignages.

J'aimerais également parler d'un spectacle qui me fait écho et qui me touche beaucoup, dans ce qui est raconté, dans la démarche, dans l'idée d'avouer, de se confier, et de parler de soi, tel un documentaire. On peut dire que c'est une référence.

Il s'agit d'un spectacle de Jérôme Bel, « Véronique Doisneau »

Je l'avais regardé sur internet pendant le mois d'août dernier et ensuite je n'y suis pas du tout revenu, je ne me suis pas appuyée sur ce spectacle pour créer mon solo, pas du tout, mais je trouve intéressant après coup d'aller étudier ce qui me touche dans ce travail qu'il a fait avec cette danseuse, et de percevoir les liaisons qui s'y font.

https://www.youtube.com/watch?v=OIuWY5PInFs
Voici le lien du spectacle sur Youtube.

http://www.jeromebel.fr/index.php?p=5&cid=208
Voici un entretien de Jérôme Bel à propos de ce spectacle, trouvé sur son site internet

Voici ci-dessous certaines questions et réponses que j'ai relevées. J'ai mis en gras certaines phrases dont je trouve qu'il y a un écho qui se crée avec mon travail.

« Comment est né ce projet de création à l'Opéra?

Brigitte Lefèvre est venue me voir au Théâtre des Abbesses à la sortie de l'une des représentations du *Dernier spectacle* pour me dire que ***même s'il y avait très peu de danse dans cette pièce, ce qui s'y passait était important pour la danse.*** Cela m'a beaucoup surpris, surtout venant de quelqu'un qui - en tant que directrice du Ballet de l'Opéra de Paris symbolisait autant la tradition académique. Je l'ai appelée quelques semaines plus tard pour lui dire que, contrairement à ce que l'on pouvait penser, j'étais aussi très intéressé par le ballet classique. Nous nous sommes rencontrés et je lui ai proposée plusieurs idées de pièce. Nous nous sommes finalement mis d'accord sur le projet *Véronique Doisneau* . »

Ça a été toute la question pour moi aussi. De questionner jusqu'où ça pouvait encore être de la danse.
Quand on parle de danse, c'est de la danse? Est-ce que ça pourrait en être une forme?
En tous cas, je pense que ce qu'elle dit est vrai. Même s'il y a très peu de danse, ce qui s'y passe peut être important pour la danse.
De mon point de vue, j'irais même jusqu'à dire je crois que même s'il n'y a pas de danse dans une pièce, ce qui s'y dit et ce qui s'y passe peut être important pour la danse.

« Quelle est la raison de votre choix de ne travailler qu'avec une danseuse ?

J'ai choisi le format du solo car je voulais «opposer» Véronique Doisneau au Corps de ballet en tant que compagnie et institution. Je voulais l'entendre elle-même dire ce qu'elle pensait de l'Opéra, de sa carrière et de la danse. ***Sa vision est très subjective, mais c'est cette singularité qui me semble importante.*** C'est la raison pour laquelle j'ai intitulé la pièce de son nom, *Véronique Doisnea* u, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque. »

« Que désirez-vous interroger à travers le témoignage de Véronique Doisneau: la vie d'une grande compagnie ? les rouages d'une institution ? l'imaginaire et la pensée d'une tradition chorégraphique? les sources du répertoire et ses modes de transmission ? les représentations du «corps classique » ? la mémoire d'une génération ? les mythes du ballet ?…

Comme je ne connaissais que peu de choses au ballet, et encore moins à l'Opéra de Paris, j'ai eu l'idée de me positionner en ethnologue. Je voulais tenter de comprendre les pratiques de cet art, les structures qu'une telle institution nécessitent, etc. J'ai donc posé un nombre incalculable de questions à Véronique Doisneau et nous avons passé la majorité de notre temps de «répétition» à discuter ensemble de son expérience et de ce monde aux lois extrêmement spécifiques, que j'ai ainsi doucement commencé à cerner au fil de nos conversations. Je n'avais pas de projet précis, sinon cette enquête. ***Ce qui est problématisé dans la pièce, ce sont les préoccupations de Véronique Doisneau. Il y est question de***

la souffrance et de la violence physique, de l'institution, des rencontres qu'elle a pu faire, de ses propres limites, de ses désirs, d'elle. »

« Comment allez-vous mettre en scène le fruit de votre dialogue ?

De la manière la plus simple, Véronique Doisneau «raconte» et « danse» sa vie de danseuse en trente minutes en s'adressant au public. »

« Ainsi, le mouvement dansé sera présenté dans cette pièce, ce qui est nouveau dans votre travail jusqu'alors guidé par des concepts « d'anti-danse ». Comment ce choix s'est-il fait ?

Je refuse catégoriquement ce qualificatif d'«anti-danse». C'est totalement absurde, c'est la trouvaille d'une journaliste inculte et paresseuse. Mon travail est anti rien du tout, ou plutôt si, mon travail est anti-prostitutionel et anti-idéologique! ***Il propose juste une autre manière d'envisager la danse, mais il n'est pas contre elle.*** La pièce sera donc effectivement très dansée par rapport à mon travail habituel puisque son sujet c'est une danseuse. »

« Vos pièces « minimalistes », qui cherchent à atteindre – non sans humour et ironie – « un «degré zéro» de la chorégraphie, sont pour vous le moyen d'interroger la fonction de l'art au-delà des labels et des définitions. Comment envisagez-vous ce travail de déconstruction dans *Véronique Doisneau* ?

Mon travail consiste à problématiser le Ballet de l'Opéra de Paris et non à porter un jugement. J'expose sur scène la vie professionnelle de l'une des danseuses de la compagnie, et je montre que cette vie – comme toutes les vies d'ailleurs – a pu rencontrer la joie, la désillusion ou l'indifférence. Cette personne fait partie d'une structure qui lui permet d'exercer son art, mais aussi qui l'aliène. Je ne suis pas idéaliste et je sais qu'il faut payer un prix à toute chose. Mais la question est justement de savoir quel en est le prix. Quel est le «mal nécessaire» à ce fonctionnement? »

« Pour la seconde fois, l'une de vos pièces va entrer au répertoire d'un théâtre. Comment imaginez-vous sa vie future ?

L'une de mes pièces, *The show must go o* n, est depuis quatre ans au répertoire du Deutsches Schauspielhaus de Hambourg. C'est difficile à assumer pour moi, car, comme je ne peux pas être à Hambourg pour toutes les représentations, la pièce n'est pas au mieux de sa forme. Le fait que j'habite Paris me permettra d'être plus présent pour *Véronique Doisneau* . Cependant, comme son nom l'indique, cette pièce ne peut être reprise par qui que ce soit d'autre, puisqu'***elle est faite sur mesure pour une danseuse en particulier. C'est de la haute couture...*** Il est vrai toutefois qu'il existe désormais un dispositif qui pourrait – pourquoi pas - être réutilisé pour un autre danseur dont la pièce porterait le nom et qui serait également une vision personnelle de sa carrière et de la danse: une toute nouvelle pièce donc. »

« Dans vos pièces, vous valorisez l***a singularité de la personne tout en recourant à une esthétique sans artifices***. C'est aussi le cas pour Véronique Doisneau . Conférez-vous à cette démarche une ***dimension poétique?***

Je l'espère! La mise à nu de la danseuse part elle-même ne peut laisser personne indifférent. »

I would really have liked to dance men's roles

Dans son solo, à 3:30 il y a un moment que je trouve très touchant car emprunt d'une grande sincérité et modestie elle explique qu'elle n'est jamais devenue étoile.
Elle parle d'une certain échec. Ce qui est rarement mis en lumière.
Ce genre de thème, personnellement me touche.

C'est beau aussi car sa présence change à cet instant, elle devient plus interne. On sent une certaine fragilité et un certain regret, enfin, c'est ce dont j'ai l'impression de percevoir.
« Je ne suis pas devenue étoile. La question ne s'est pas posée. Je pense que je n'étais pas assez douée, et trop fragile physiquement. »

Un petit peu plus tôt aussi elle parle d'une de ses blessures. Si elle n'en avait jamais parlé, personne n'aurait devinait en la voyant danser qu'elle avait vécu cela dans son corps.

« J'ai été opérée d'une hernie discale à l'âge de vingt ans. Il a fallu m'enlever tout le disque malade. Je devais arrêter la danse. »

Je trouve que ce spectacle est fort aussi car pour une fois, on met la parole d'une danseuse de l'Opéra de Paris sur scène. Pour une fois elle évoque ce que l'on ne sait pas et ce qui est caché lorsqu'on va voir un spectacle.

« Une des plus belles choses du ballet classique, c'est le passage dans le lac des cygnes, où les trente deux danseuses du corps de ballet, dansent ensemble. Mais dans cette partie, il y a de longs moments immobiles. Les pauses, où nous devenons un décor humain, afin de mettre en valeur les étoiles. Et pour nous, c'est la chose la plus horrible à faire. Moi par exemple, j'ai envie de hurler, ou de quitter la scène. »
Et suite à cela elle fait un extrait de cette partie. Durant neuf minutes.

En fait je trouve courageux et audacieux d'avouer cela sur la scène de l'Opéra de Paris. D'avoir « les couilles » de dire ça . C'est comme un acte politique.
Et d'autant plus fort que cette pièce soit rentrée au répertoire du Ballet de l'Opéra de Paris.

J’aime bien aussi le côté où l’on casse les normes et les codes du spectacle, ce qui amène un côté très nature et simple à la représentation. Je pense que ça rapproche le public de l’interprète. On pense moins à la forme habituelle d’une représentation. Et une certaine relation se crée plus facilement.
Par exemple elle dit à un moment donné que pour montrer l’extrait dont elle vient de parler elle va avoir besoin de la bande son du spectacle. Et alors elle s’adresse directement au technicien, elle dit:
« Bruno tu peux m’envoyer la musique s’il te plaît? »
« Tu peux monter un peu le son? »

Dans mon solo j’ai aussi essayé de créer un lien avec le public. Ainsi, parfois je tutoyais le public, comme si je parlais à une seule personne. Donc chacun pouvait s’imaginer que je m’adressais à lui.

Dans cette pièce de Jérôme Bel la danse elle-même est présente puisqu’elle fait de temps en temps des extraits de certaines pièces.
Donc elle danse la danse, et elle parle de la danse.
C’est une pièce de danse dans tous les sens du terme.

MANUFACTURE
photo: Gregory Batardon

Je me suis rendu compte pendant cette formation de trois ans qu'il était plus facile de parler de moi sur scène que dans la vie. C'est là où j'arrive à le faire. Je crois que j'aime me confier sur scène. Parler de l'intime. Parce que c'est ça aussi la scène, parler de choses dont on ne parle pas dans la vraie vie. Dire des choses qu'on ne dit pas, ou qu'on n'ose peut-être pas dire. Qu'on ne montre pas non plus. C'est le lieu de tous les possibles. Aussi peut-être parce qu'il y a comme une protection. La scène c'est dangereux parce qu'on est visible aux yeux de tous et on ne peut pas revenir arrière, mais c'est aussi un lieu hors du temps, un lieu encadré. Là il y a le temps d'expliquer, personne ne va te couper, tu peux réfléchir à comment l'amener, c'est étudié, c'est préparé. C'est en ça que je dirai que c'est rassurant. Mais c'est rassurant quand tu arrives au point où tu trouves que ce que tu montres marche. Que tu es plutôt content(e) de là où tu es arrivé(e) et que tu as hâte que ça arrive.
Parce que sinon ce n'est pas du tout rassurant quand tu cherches et que tu vois la date de représentation qui approche et que tu es perdu(e), que tu te bats tout(e) seul(e) avec tout ça, là c'est loin d'être rassurant.

J'ai l'impression, avec toute cette recherche depuis plusieurs mois et ce processus, que pour être à un endroit juste de transmission il ne faut pas avoir peur d'enlever la fabrication et d'épurer.
Ne pas avoir peur de faire simple.
La sincérité, l'honnêteté et la simplicité je crois que c'est ce qui marche.
En tous les cas c'est l'endroit de transmission qui se rapproche le plus de moi.
C'est une façon de faire, que j'ai comprise avec ces mois de recherche et de travail, et la façon qui me convient le mieux.
Il faut juste dire.
Simplement.

Bibliographie

Sites internet:

- https://www.syndrome-diogene.fr
- https://sante-medecine.journaldesfemmes.fr/contents/980-anorexie-causes-symptomes-et-traitement
- https://www.rts.ch/info/culture/cinema/9174858-avec-12-jours-raymond-depardon-questionne-la-psychiatrie-sans-pathos.html
- http://www.jeromebel.fr/index.php?p=5&cid=208

Vidéos/Films:

- « *12 jours* »: https://www.youtube.com/watch?v=4QmmxdEtu68
- *« Véronique Doisneau »*: https://www.youtube.com/watch?v=OIuWY5PInFs
- *« Réparer les vivants »: https://www.youtube.com/watch?v=QIzlgbyg1-s*
- *« Billy Elliot »*
- *« Ensemble c'est tout »*
- *« Amélie Poulain »*

Livres:

- « Notre besoin de consolation est impossible à rassasier » de Stig Dagerman
- « 4.48 Psychose » de Sarah Kane
- « Abilifaie Leponaix » de Jean-Christophe Dollé
- « L'homme qui : suivi de. Je suis un phénomène » / Peter Brook, Marie-Hélène Estienne.
- « Madame Diogène » d'Aurélien Delseaux

Spectales:

- *« Imitation of Life de Kornél Mundruczó »: http://vidy.ch/imitation-of-life*
- *« Véronique Doinseau de Jérôme Bel »*